

Études littéraires africaines

Presse et littérature africaines : des relations multiformes aux chantiers de recherche

Claire Ducournau



Numéro 48, 2019

Presse et littérature africaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068429ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068429ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ducournau, C. (2019). Presse et littérature africaines : des relations multiformes aux chantiers de recherche. *Études littéraires africaines*, (48), 7–22. <https://doi.org/10.7202/1068429ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRESSE ET LITTÉRATURE AFRICAINES : DES RELATIONS MULTIFORMES AUX CHANTIERS DE RECHERCHE

Ngugi Wa Thiong'o, Thomas Mofolo, Es'kia Mphahlele, Olympe Bhêly-Quenum, Sylvain Bemba, Maryse Condé, Paulin Joachim, Williams Sassine, Norbert Zongo, Boubacar Boris Diop, Thérèse Kuoh-Moukoury, Florent Coua-Zotti... Si certains des noms de ces écrivain·e·s résonnent de manière familière aux oreilles des spécialistes ou amateur·rice·s de littérature africaine, leurs détenteur·rice·s ont un autre point commun que leur aura littéraire et leur affiliation géographique au continent : ils ou elles ont aussi été, parfois ponctuellement et/ou sous pseudonymes, des journalistes ayant amplement contribué à la presse africaine, parallèlement aux publications de leurs livres.

Et cette liste n'a rien, nous aimerions le montrer, d'un inventaire à la Prévert : loin de l'anecdotique, elle peut contribuer à illustrer l'importance continue, et assez méconnue, du journalisme pour comprendre les conditions de production et de réception des littératures africaines, en envisageant un circuit de l'imprimé élargi, accueillant des textes, des genres et des modes d'écriture ayant été peu reconnus, voire ignorés par les institutions littéraires, au premier chef par les éditeurs. Des travaux portant sur le marché d'Onitsha au Nigeria, les magazines *Drum* en Afrique du Sud et *Joe* au Kenya, mais aussi sur le *Bulletin de l'enseignement colonial en Afrique Occidentale Française (BEAOF)*, *Togo-Presse* ou le magazine *Bingo : l'illustré africain* en Afrique de l'Ouest francophone ont ainsi révélé l'ancrage social de ces productions culturelles écrites en anglais, en français ainsi qu'en *yoruba*, en *ewe* ou en *swahili*. Ces écrits périodiques font émerger des formats d'écriture et des modes d'énonciation spécifiques, en relation avec des lecteurs et lectrices situé·e·s sur le continent africain, comme des modalités inédites d'invention littéraire et de solidarité¹.

¹ RICARD (Alain), *Naissance du roman africain : Félix Couchoro, 1900-1968*. Paris : Présence africaine, 1987, 2000, 228 p. ; LÛSEBRINK (Hans-Jürgen), *La Conquête de l'espace public colonial : prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*. Québec ; Frankfurt am Main ; London : Éd. Nota bene ; IKO-Verlag für Internationale Kommunikation, 2003, 272 p. ; NEWELL (Stephanie), *The Power to Name : A History of Anonymity in Colonial West Africa*. Athens, OH : Ohio University Press, 2013, 248 p. ; JAJI (Tsitsi), *Africa in Stereo. Modernism, Music, and Pan-African Solidarity*. Oxford : Oxford University Press, 2014, 288 p. ; PETERSON (Derek R.),

Ces acquis témoignent de l'intérêt heuristique à explorer plus avant de tels corpus de presse longtemps négligés, dans leurs relations réciproques et multiformes avec la littérature africaine, en allant bien au-delà des revues intellectuelles telles que *Présence africaine* ou *Black Orpheus*, moins diffusées, en particulier sur le sol africain, et pourtant bien davantage étudiées². Prenant la suite d'un premier dossier consacré à *Awa : la revue de la femme noire* dans le n°47 des *Études littéraires africaines*, et inscrit dans la lignée de ces précédents travaux, ce numéro de revue voudrait ainsi contribuer à ouvrir ce chantier important pour l'histoire littéraire et sociale, en croisant des perspectives générales et des objets spécifiques.

Afin de présenter plus avant les huit articles que comporte ce dossier, issus de communications données lors d'un colloque tenu en mars 2018 à l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3³, la présente introduction revient sur les enjeux scientifiques d'une pleine intégration de la presse aux corpus littéraires, présente l'hétérogénéité des publications périodiques et des trajectoires sociales d'écrivain·e·s contributeur·rice·s à cette presse, puis réfléchit aux méthodes possibles pour les étudier, jusque dans leurs articulations avec les textes et les institutions littéraires plus établis.

HUNTER (Emma), NEWELL (Stephanie), dir., *African Print Cultures. Newspapers and Their Publics in the Twentieth Century*. Ann Arbor, MI : University of Michigan Press, 2016, 440 p. ; LABRUNE-BADIANE (Céline), SMITH (Étienne), *Les Hussards noirs de la colonie. Instituteurs africains et « petites patries » en AOF (1913-1960)*. Paris : Karthala, 2018, 706 p.

² ARNDT (Lotte), *Les Revues font la culture ! Négociations postcoloniales dans les périodiques parisiens relatifs à l'Afrique (1947-2012)*. Trier : Wissenschaftlicher Verlag Trier, coll. LuKA : Literaturen und Kunst Afrikas, n°8, 2016, 340 p. ; FRIOUX-SALGAS (Sarah), dir., « *Présence Africaine. Les conditions noires : une généalogie des discours* », [dossier de] *Gradhiva*, vol.°2, n°10, 2009.

³ Ce colloque a été coorganisé avec Ruth Bush, de l'Université de Bristol. Que soient remerciés, pour leur confiance et pour leur aide, les institutions et les partenaires sans lesquels il n'aurait pu avoir lieu. Le *Arts and Humanities Research Council* (AHRC), et particulièrement l'appel GCRF (*Global Challenges Research Fund*) émis par les axes « *Translating Cultures* » et « *Care for the Future* », a financé le projet plus général dans lequel se sont inscrites ces rencontres, intitulé « *Popular print and reading cultures in francophone Africa / L'imprimé "populaire" et les modes de lecture en Afrique francophone* ». À l'Université Paul-Valéry – Montpellier 3, la Direction des relations internationales et de la francophonie (DRIF), le département de lettres modernes, l'UFR1 et le centre de recherches RIRRA21 ont également soutenu cet événement avec enthousiasme. Merci à toutes les intervenant·e·s et au public de ces journées qui ont nourri des échanges particulièrement riches et chaleureux, avec une pensée pour Olympe Bhély-Quenum, présent en dépit de son grand âge, y ayant assuré un entretien en tant que grand témoin. Ma reconnaissance va enfin à celles et ceux qui ont accepté d'expertiser les contributions de ce dossier.

Extension du domaine du littéraire et décentrement des modèles dominants

C'est dès le XIX^e siècle que la presse a offert aux écrivain·e·s issu·e·s d'Afrique des lieux d'expression pleins de souplesse et de créativité, particulièrement dans la partie anglophone du continent, où les imprimés circulent parfois d'un pays à l'autre à l'intérieur de l'hémisphère sud, à la faveur d'un cosmopolitisme soutenu par des espaces urbains⁴. Dans un travail pionnier concernant quant à lui l'Afrique subsaharienne francophone (et sur lequel il revient dans sa contribution à ce dossier), Hans-Jürgen Lüsebrink invite à reconsidérer profondément l'histoire littéraire africaine en élargissant son corpus canonique et en la replaçant dans son contexte d'émergence, en partie colonial. Selon lui, de 1913 à 1960, près de 95 % de la production littéraire africaine de langue française a paru dans la presse, et non sous forme de livres⁵. Impressionnant, ce chiffre oblige à un véritable changement de perspective, qui consiste, selon les termes du chercheur en conclusion de son ouvrage, à « écrire l'histoire de la littérature africaine non pas comme une histoire des grands textes et des grandes œuvres reliés entre eux par une sorte de chemin de crêtes, mais au contraire comme une histoire de la production et de la réception de textes fréquemment disséminés et fragmentaires, mais souvent d'un impact social et politique considérable⁶ ».

Depuis 1960, date à laquelle s'achevait le corpus faisant l'objet de cette étude, les inégalités structurelles implicitement diagnostiquées dans cette citation se sont renforcées : les textes considérés comme des classiques de la littérature africaine et, à ce titre, les plus diffusés dans son enseignement, sont, dans leur majeure partie, des romans publiés par des éditeurs français, en particulier depuis les années 1980, le genre romanesque dominant de longue date le marché éditorial mondial⁷. Tourner notre attention vers les médias, et en particulier vers des périodiques affichant leur relation avec l'Afrique, produits sur le continent et/ou destinés à un public africain, permet donc d'étendre les frontières de ce qu'on identifie comme la

⁴ HELGESSON (Stefan), *Transnationalism in Southern African Literature : Modernists, Realists, and the Inequality of Print Culture*. New York ; London : Routledge, 2009, 176 p. ; HOFMEYR (Isabel), *Gandhi's Printing Press : Experiments in Slow Reading*. Cambridge, MA ; London : Harvard University Press, 2013, 240 p.

⁵ LÜSEBRINK (H.-J.), *La Conquête de l'espace public colonial...*, op. cit., p. 12.

⁶ LÜSEBRINK (H.-J.), *La Conquête de l'espace public colonial...*, op. cit., p. 264.

⁷ DUCOURNAU (Claire), *La Fabrique des classiques africains. Écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*. Paris : CNRS Éditions, 2017, 442 p.

littérature africaine, en questionnant ses contextes matériels de production, de circulation et de réception en Afrique et dans la diaspora africaine.

En passant du livre à des imprimés marqués par leur caractère éphémère, collectif et public⁸, on éclaire alors des temporalités et des géographies propres, avec une distribution matérielle souvent transnationale, touchant aussi des zones inattendues, notamment rurales, comme dans le cas de *La Semaine de l'AEF*, créée en 1952 avec une « aire de diffusion » en Afrique centrale « considérable »⁹, plus importante que celle de la revue *Liaison*¹⁰, et ce pendant plusieurs décennies – ce périodique fidélise un public local, y compris des villageois·es, dont certain·es envoient ensuite régulièrement des lettres et des articles à y publier¹¹. Cette diffusion sur le sol africain permet à certaines œuvres littéraires africaines, parfois en cours d'élaboration ou réécrites – comme *Karim* d'Ousmane Socé Diop, dont des extraits ont paru dans *Paris-Dakar* et dans *Bingo : l'illustré africain* dont il fut le rédacteur en chef, ou *L'Enfant noir* de Camara Laye, dans le même *Bingo* et dans *Togo-Presse* – d'atteindre un public situé au Sénégal, en Côte d'Ivoire ou au Togo, bien différent de celui de la métropole coloniale¹². Mais cette presse repose aussi sur des territoires de référence imaginaires à l'étendue variable, allant de la promotion du local à celle de la figure du migrant, jusqu'à un cosmopolitisme panafricain propre à l'« Atlantique noir »¹³.

⁸ KALIFA (Dominique), RÉGNIER (Philippe), THÉRENTY (Marie-Ève), VAILLANT (Alain), dir., *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*. Paris : Nouveau Monde éditions, 2011 ; 1764 p. ; p. 17.

⁹ BERNAULT-BOSWELL (Florence), « Un journal missionnaire au temps de la décolonisation : *La Semaine de l'A.E.F.* (1952-1960) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 74, n°274, 1987, p. 5-25 ; p. 6-11.

¹⁰ AFUI NKILI (Lyvia), *L'Émergence de la littérature africaine dans l'espace public de l'Afrique Équatoriale Française (1950-1960). Le cas de la revue culturelle Liaison*. Thèse de littérature générale et comparée sous la direction de Pierre Halen, Université de Lorraine, 2014, 401 p.

¹¹ Voir aussi BARON (Beth), « Readers and the Women's Press in Egypt », *Poetics Today*, vol. 15, n°2, 1994, p. 217-40.

¹² RICARD (A.), *Naissance du roman africain...*, *op. cit.*, p. 63 ; WARNER (Tobias), *The Tongue-Tied Imagination : Decolonizing Literary Modernity in Senegal*. New York : Fordham University Press, 2019, 342 p. ; p. 106-113.

¹³ LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, *op. cit.* ; BOSCH SANTANA (Stephanie), « Migrant Forms : African Parade's New Literary Geographies », *Research in African Literatures*, vol. 45, n°3, automne 2014, p. 167-187 ; GILROY (Paul), *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. London : Verso Books, 1993, 274 p. ; HELGESSON (Stefan), « Shifting Fields :

Les corpus de presse révèlent du reste l'existence de multiples points de passage entre des textes en différentes langues : à l'image d'*Awa*, dont certains numéros sont bilingues (français / anglais), et où le *pulaar* et le *wolof* sont présents par touches, ils contiennent des traductions d'une langue à l'autre, parfois au sein de la même parution, mais donnent aussi à voir une circulation de formats, de contenus et de rubriques. Les magazines mensuels illustrés qui se multiplient les uns après (et en relation avec) les autres autour des indépendances, de *Drum* (créé en 1951 en Afrique du Sud) à *Bingo* (créé en 1953), en passant par *La Vie africaine*, créé en 1959 et dirigé à partir de 1961 par Olympe Bhêly-Quenum, auréolé par le succès critique et public de son roman *Un piège sans fin* paru chez Stock et déjà contributeur régulier à *Bingo*, sont aussi nourris de modèles anglophones et francophones plus anciens, à l'instar de *Time magazine*, *Ebony*, *Elle* ou *Paris Match*.

Si de telles généalogies et de tels jeux d'influence transnationaux s'inscrivent en partie dans des rapports de force culturels à l'échelle mondiale, les modes de circulation de ces périodiques n'en peuvent pas moins modifier l'inscription du fait littéraire dans l'espace et dans le temps, et permettre de penser une mondialisation des littératures plus décentrée que dans les modèles qui dominent le champ de la *world literature*. Qu'il s'agisse de l'« espace littéraire » de Casanova, de l'« écologie » de Beecroft ou de l'opposition « cœur / périphérie » chez Moretti¹⁴, ces derniers témoignent d'un commun effort pour penser des productions et des circulations littéraires mondiales traversées par de fortes inégalités structurelles, liées à un marché éditorial dominé par l'hémisphère nord et par le genre romanesque. Or, malgré les multiples formes que peut prendre le (néo)colonialisme culturel dans cette presse produite dans et/ou pour l'Afrique subsaharienne, les oppositions hiérarchiques entre centres et périphéries méritent aussi d'y être nuancées, pour révéler des circuits plus diffractés et éclatés prenant davantage en compte la réception. C'est ce qu'argumente Erik Falk à propos de la première période ougandaise de *Transition*, permettant à son public africain de lire certains textes de Ngugi Wa Thiong'o ou de Bessie Head avant qu'ils soient publiés sous forme de livre par des éditeurs britan-

Imagining Literary Renewal in *Itinerário* and *Drum* », *Research in African Literatures*, vol. 32, n°2, 2007, p. 206-26 ; part. p. 208-210.

¹⁴ CASANOVA (Pascal), *La République mondiale des lettres* [1999]. Paris : Seuil, 2008, 512 p. ; MORETTI (Franco), « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, n°1, 2000, p. 54-68 ; BEECROFT (Alexander), *An Ecology of World Literature : From Antiquity to the Present Day*. London ; New York : Verso, 2015, 320 p.

niques : tout en appelant à articuler les approches postcoloniales et de mondialisation des littératures, cette contribution pointe certains de leurs points aveugles. Ce décentrement touche aussi la question de la valeur littéraire, qui continue, ainsi que l'ont relevé quelques voix critiques à la croisée de l'anthropologie et des *cultural studies*, de hanter bien des analyses littéraires postcoloniales ou mondiales, à travers des hiérarchies et des présupposés concernant ce qui serait situé en haut (*highbrow*) ou en bas (*lowbrow*) d'une échelle culturelle¹⁵.

Depuis deux décennies, des travaux décisifs venant de littéraires et d'historien·ne·s ont pourtant déconstruit certains cloisonnements propres à des terrains européens et américains en montrant que l'écriture journalistique y avait amplement suivi des modèles littéraires depuis le XIX^e siècle. Parallèlement, des genres journalistiques, comme le fait divers, le feuilleton ou le bulletin de nouvelles, ont pu inspirer des formes littéraires en Europe ou en Amérique du Nord. Ces recherches ont remarquablement éclairé les multiples formes de croisement entre presse et littérature, en révélant le rôle des médias dans les mutations culturelles et sociales du monde occidental¹⁶, jusqu'à une séparation de plus en plus nette entre la littérature et le journalisme dans la seconde moitié du XX^e siècle¹⁷. De telles approches méritent d'être développées à propos de contextes africains, où il n'est pas question cependant de transposer mécaniquement des résultats et des notions forgés à partir de terrains situés dans l'hémisphère nord. Le grand partage entre les productions culturelles élitistes, traditionnelles et populaires a ainsi de longue date révélé ses limites dans des pays d'Afrique qui restent intensément plurilingues et qui font la part belle à une diglossie¹⁸ selon laquelle le français ou l'anglais apparaissent la plupart du temps prépondérants dans les médias¹⁹. Les formes matérielles et symboliques de la domination (néo)coloniale méritent (notamment de ce

¹⁵ BARBER (Karin), *The Anthropology of Texts, Persons and Publics*. Cambridge : Cambridge University Press, 2007, 288 p. ; HIGGINSON (Pim), « Popular Perceptions : Voice and Genre in Félix Couchoro's Crime Fiction », *Journal of Post-colonial Writing*, vol. 49, n°1, 2013, p. 87-99.

¹⁶ Pour le cas de la France, KALIFA (D.), RÉGNIER (P.), THÉRENTY (M.-È.), VAILLANT (A.), dir., *La Civilisation du journal...*, *op. cit.* ; KEEBLE (Richard), TULLOCH (John), dirs., *Global Literary Journalism : Exploring the Journalistic Imagination*. New York : Peter Lang, 2012, 409 p.

¹⁷ ARON (Paul), GEMIS (Vanessa), dir., « Le littéraire en régime journalistique », [dossier de] *COnTEXTES*, n°11, 2012.

¹⁸ Pour le Sénégal, WARNER (T), *The Tongue-Tied Imagination...*, *op. cit.*

¹⁹ BARBER (Karin), « Popular Arts in Africa », *African Studies Review*, vol. 30, n°3, sept. 1987, p. 1-78.

fait) une attention particulière, si l'on pense par exemple au rôle de Charles puis Michel de Breteuil, propriétaires de titres de presse en Afrique francophone tels que *Paris-Dakar* (1933-1961), *Bingo* (1953-1991) ou *Amina*, créé en 1972 et aujourd'hui dirigé par Nathalie de Breteuil. Mais les premiers périodiques produits par et pour des Africains sont animés par des projets politiques et pédagogiques propres, travaillés par la lutte anticoloniale puis par la perspective de constructions nationales et de réformes des sociétés. Bien des terrains encore inexplorés restent susceptibles de révéler toute leur complexité, dès lors que l'on adopte une telle perspective de croisement.

Comme l'ont fait ces *press and literature studies*²⁰ en leur temps, il s'agit d'élargir l'approche adoptée dans des études monographiques ou politiques²¹ déjà réalisées sur ces périodiques africains (surtout les plus légitimes) et/ou sur tel·le ou tel·le écrivain·e journaliste²², pour faire davantage ressortir, notamment par l'interdisciplinarité, la comparaison et les jeux d'échelle (locale, nationale, transnationale), les procédés discursifs, les (média)poétiques et les mécanismes sociaux collectifs qui sont en jeu dans la production, la circulation et la réception de ces imprimés périodiques. Il s'agit de mettre au premier plan des pratiques concrètes d'écriture et de lecture qui n'ont le plus souvent pas été considérées ou catégorisées comme littéraires (y compris par leurs acteur·rice·s mêmes), dans des contextes locaux où les bibliothèques publiques restent rares et où c'est l'imprimé éphémère (aujourd'hui relayé par le numérique et les réseaux sociaux) qui domine. C'est ce à quoi s'emploient les contributions rassemblées dans ce dossier, alternant entre vues d'ensemble et études de cas, toujours mises en relation avec cette ambition plus générale.

²⁰ THÉRENTY (M.-È.), « Petit manifeste pour les “Press and Literature Studies” », *French Politics, Culture & Society*, vol. 35, n°1, 2017, p. 1-6.

²¹ FRÈRE (M.-S.), *Presse et démocratie en Afrique francophone : les mots et les maux de la transition au Bénin et au Niger*. Paris : Karthala, 2000, 540 p. ; ID., *Élections et médias en Afrique centrale : voie des urnes, voix de la paix ?* Paris : Institut Panos ; Karthala, 2010, 360 p.

²² Pour deux exemples stimulants : LENOBLE-BART (Annie), *Afrique Nouvelle : un hebdomadaire catholique dans l'histoire*. Talence : MSHA, 1996, 318 p. ; DEGON (Élisabeth), *Williams Sassine : itinéraires d'un indigné guinéen*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2016, 321 p.

Un espace de publication périodique hétérogène et polarisé : réseaux, genres, trajectoires

Plusieurs états des lieux de qualité sur les corpus de presse africaine, issus notamment des sciences de l'information et de la communication, l'ont montré²³ : l'espace des parutions périodiques reste hétérogène et polymorphe. Se sont ainsi succédé le bulletin colonial, le journal missionnaire ou religieux (comme l'hebdomadaire *Afrique nouvelle* produit à Dakar de 1945 à 1987), le journal d'information, le magazine culturel généralement illustré, mais aussi le *small magazine* (ou petite revue), beaucoup plus courant en Afrique anglophone, et les parutions en lignes. Les cas intermédiaires, à l'instar de *Transition* étudiée ici par Erik Falk, conjuguant des caractéristiques de la petite revue et d'autres propres au magazine plus commercial (de la couverture illustrée à la présence de courriers des lecteurs et de publicités, y compris pour des biens de grande consommation), sont du reste nombreux, ce qui restitue la complexité de publications dirigées vers différents lieux géographiques et milieux sociaux.

Cet espace de publication doit aussi être, en tant que tel, replacé dans ses dynamiques historiques, ses modalités de fonctionnement parfois concurrentielles et ses rythmes propres, en restituant ses généalogies (bien éclairées par Aurélie Journo pour la revue *Kwani?*) et les polarités qui le structurent, souvent intimement dépendantes des évolutions politiques. Hans-Jürgen Lüsebrink distingue dans sa contribution quatre périodes marquant une participation croissante des colonisés à l'expression publique, diagnostiquant une rupture importante autour de la Seconde Guerre mondiale. Après des transitions nettes dans les années 1970, qui voient s'épanouir un journalisme d'État, les années 1990 représentent une période de libéralisation de la presse dans un contexte de multipartisme qui voit croître le nombre de périodiques indépendants²⁴. Au-delà de l'affichage engageant, cette revendication d'indépendance doit toutefois être le plus souvent examinée dans ses conditions de possibilité, tant elle recouvre des réalités sociales, politiques et économiques dissemblables, dans un secteur où c'est la fragilité économique qui semble

²³ TUDESQ (André Jean), *Feuilles d'Afrique. Étude de la presse de l'Afrique Sub-Saharienne*. Talence : éditions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1995, 362 p. ; PERRET (Thierry), *Le Temps des journalistes. L'invention de la presse en Afrique francophone*. Paris : Karthala, 2005, 318 p. ; FRÈRE (M.-S.), *Journalismes d'Afrique*. Louvain-la-Neuve : De Boeck supérieur, 2016, 392 p.

²⁴ PERRET (T.), *Le Temps des journalistes...*, *op. cit.* ; FRÈRE (M.-S.), *Élections et médias...*, *op. cit.*, p. 16-17.

dominer dans les dernières décennies²⁵. Les aides financières, de la part de « mécènes » comme le Congress of Cultural Freedom dans le cas de *Transition*, ou de l'État, sur un modèle plus fréquent dans l'espace francophone que dans la zone anglophone²⁶, où le journalisme est davantage lié à l'économie de marché, peuvent en outre prendre des formes diverses, parfois peu visibles au premier regard. Étudiant et comparant les magazines *Itinerário* au Mozambique et *Drum* en Afrique du Sud dans les années 1950, Stefan Helgesson montre ainsi qu'on retrouve une opposition, généralement structurante dans les champs de productions symboliques, entre un pôle de production restreinte, aligné sur des normes esthétiques avantgardistes mises au service d'une critique de la culture coloniale (pour le premier), et un pôle de grande production, assumant ses ambitions commerciales et s'adressant à l'homme noir urbain, ce qui rejaillit sur des formes littéraires spécifiques (pour le second, auquel contribua Es'kia Mphahlele)²⁷.

De même qu'il y a des différences de légitimité²⁸ entre les genres littéraires, inégalement représentés dans ces parutions où se maintient, par exemple à Madagascar, un recours massif à la poésie, y compris dans un but informatif (comme le montre Dominique Ranaivoson), il y a aussi, au sein de ces périodiques, des rapports différenciés aux hiérarchies littéraires (toujours socialement construites), venant perturber les cloisonnements existants. Ce rapport peut varier en fonction de la périodicité, du support matériel, des rubriques et des contenus textuels, plus ou moins sérieux ou divertissants, donnant une place variable aux formes littéraires courtes que sont la poésie, les nouvelles, les contes, et à des genres spécifiques, liés à l'écriture de soi²⁹ ou à la représentation des émotions et des sentiments³⁰.

Mais de lourdes contraintes sociales externes pèsent aussi sur cette presse. En fonction des conjonctures historiques, il s'agit

²⁵ NOËL (Sophie), PINTO (Aurélien), « Indé vs Mainstream. L'indépendance dans les secteurs de production culturelle », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, n°3, 2018, p. 5-17 ; PERRET (T.), *Le Temps des journalistes...*, op. cit.

²⁶ FRÈRE (M.-S.), *Élections et médias...*, op. cit., p. 12, 20.

²⁷ HELGESSON (S.), « Shifting Fields... », art. cit.

²⁸ BOURDIEU (Pierre), dir., *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Minuit, 1965, 368 p. ; p. 134-135.

²⁹ BARTHÉLÉMY (Pascale), « "Je suis une Africaine... j'ai vingt ans". Écrits féminins et modernité en Afrique Occidentale Française (c. 1940-c. 1950) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 64, 2009, p. 825-852.

³⁰ VEZZADINI (Elena), « Love at the Time of Independence : the Debates on Romantic Love in the Sudanese Left-Wing Press of the 1950s », *Égypte / Monde Arabe*, n°14, 2016, p. 197-221.

d'abord du poids du politique dans toutes ses formes institutionnelles – syndicats, partis et gouvernements –, notamment dans des contextes où règnent le contrôle de la parole et la censure, qu'elle soit directe ou indirecte. La presse coloniale de langue française s'est largement édifiée sur la récurrence de rhétoriques, de personnages (comme la Créole) et de traits stéréotypés semblables sur les différents territoires colonisés, quoiqu'elle s'adresse aussi à des publics plus locaux, comme l'a mis en évidence Laure Demougin³¹. Cela n'a pas empêché l'expression, au fil du temps, de voix critiques, comme au Dahomey, abordé par Fernand Nouwligbèto, comparant la situation de la presse dans le « Quartier latin » de l'AOF avec celle que connaît le Bénin à partir des années 1990. Dans un contexte où la crise démocratique frappe la majorité des pays francophones d'Afrique subsaharienne, la presse satirique brouille alors la frontière générique entre fait et fiction. Le succès de *tabloïds*, qui dénoncent les scandales politiques et se développent au Cameroun³² puis au Sénégal au tournant des années 2000, touche même des illettrés attentifs aux images ou se faisant lire les textes³³. Au Congo, comme l'a montré Nicolas Martin-Granel, le thème de la honte apparaît comme central dans un débat sur la responsabilité de l'écrivain·e et de l'intellectuel·le dans la faillite de la démocratie – un thème qui met aussi en lumière un aspect journalistique caché de l'œuvre de Sony Labou Tansi³⁴. Mais les contraintes sont aussi économiques, dans un secteur où prévaut l'impératif de rentabilité, ou religieuses, comme l'illustre le cas de la presse missionnaire en contexte colonial, abordée avec nuances par Kusum Aggarwal dans ce dossier.

De la même manière que ces parutions gagnent à être envisagées dans leurs contextes sociaux de production, les écrivain·e·s qui contribuent à cette presse constituent une population disparate, dans sa réputation et ses caractéristiques. Plus ou moins reconnu·e·s et professionnalisé·e·s en tant qu'auteur·e et/ou en tant que journaliste, ils·elles peuvent aussi se révéler critiques littéraires et/ou pas-

³¹ DEMOUGIN (Laure), *Identité et exotisme : représentations de soi et des autres dans la presse coloniale française au dix-neuvième siècle (1830-1880)*. Thèse de littératures française et comparée, sous la direction de Marie-Ève Thérénty et Guillaume Pinson, Université Paul-Valéry – Montpellier 3 et Université Laval, 2017, 705 p.

³² TCHEUYAP (Alexie), *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*. Paris : Éditions Karthala, 2014, 310 p.

³³ WITTMANN (Frank), « La monotonie du scandaleux : la presse populaire au Sénégal et son public », *Africultures*, vol. 71, n°2, 2007, p. 43-46.

³⁴ MARTIN-GRANEL (Nicolas), « Discours de la honte », *Cahiers d'études africaines*, vol. 35, n°140, 1995, p. 739-796.

seurs de textes à des éditeurs, comme le fut Annette Mbaye d'Erneville, fondatrice et rédactrice en chef d'*Awa*. La question du croisement de ces activités peut se révéler cruciale pour des individus cumulant différentes positions dans des milieux culturels eux-mêmes volontiers poreux, à l'instar des champs littéraire et médiatique béninois ici analysés par Fernand Nouwligbèto, portant au jour des réseaux et des conflits pour la reconnaissance matérielle et symbolique. Leurs protagonistes appartenant à ces deux milieux sociaux sont condamnés à collaborer, et les connexions de certains dramaturges avec le journalisme influencent les thèmes et le style de leurs pièces de théâtre. La réception et les prises de parole des écrivain·e·s dans la presse (en tant que pigiste, salarié·e, interviewé·e, etc.) peuvent rejaillir sur leurs œuvres, promouvoir ou, au contraire, handicaper leurs carrières littéraires. Écrivain-journaliste circulant entre le Dahomey et le Togo, Félix Couchoro n'a bénéficié que d'une reconnaissance toute limitée ou du moins conditionnée en tant qu'auteur de littérature³⁵. Dominique Ranaivoson pointe aussi, en ce sens, les ambivalences de la présence massive des écrivain·e·s malgaches dans la presse, en montrant que si ces prises d'écriture s'avèrent jouer bien souvent le rôle de tremplin vers des parutions éditoriales pérennisant leur renommée, c'est au prix d'une sélection drastique et de l'oubli de ces premières parutions, considérées comme peu légitimes et mal archivées, ce qui complique les démarches historiennes.

L'enjeu est aussi de revisiter les œuvres littéraires, en examinant ce qu'elles doivent (ou pas) aux contributions (voire aux carrières) de leurs auteur·e·s dans la presse, ou comment elles représentent la presse et le journalisme. Comme le remarquait Alexie Tcheuyap dans sa communication au colloque tenu à Montpellier, celles de Mongo Beti, de Sylvain Bemba et de Janis Otsiemi mettent souvent des journalistes au centre de leurs narrations. Sous la colonisation, une trajectoire littéraire telle que celle de Félix Couchoro, abordée d'une manière pionnière par Alain Ricard qui le voit comme l'un des premiers romanciers africains, ne peut être comprise sans intégrer ses contributions à la presse : il publia la plupart de ses romans, notamment *L'Esclave*, sous la forme de feuilletons dans des journaux comme *Togo-Presse*, et anima *L'Éveil* en 1931-1935³⁶. En évoquant celles d'Abdoulaye Sadju ou de Paul Hazoumé, écrivant dans le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, Lüsebrink insiste aussi sur le fait paradoxal que ce périodique, accueillant une production massive,

³⁵ RICARD (A.), *Naissance du roman africain...*, op. cit.

³⁶ RICARD (A.), *Naissance du roman africain...*, op. cit.

œuvre d'intellectuel·le·s locaux·ales, de savoirs situés entre la littérature, l'ethnologie et l'histoire, permet aussi l'expression de voix critiques et contestataires à l'encontre de la colonisation³⁷. Kusum Aggarwal revient également sur la carrière d'Hazoumé, en la croisant de manière féconde avec celle de Francis Aupiais, dont il a représenté un proche disciple, en montrant finement l'articulation matérielle et symbolique entre ses textes parus dans *La Renaissance africaine* et ceux qui ont été publiés sous forme de livres, ayant assuré, *via* les réseaux coloniaux, sa réputation en métropole.

Mais le rôle de « tremplin » ou de « complément » joué par les publications périodiques avant ou à côté des livres se maintient au XX^e siècle, comme le montrent les cas de Boubacar Boris Diop, dont Serigne Seye retrace ici la double carrière d'écrivain et de journaliste dans ses entrelacements et, parfois, ses contradictions, et de Williams Sassine, dont Elisabeth Degon envisage de rendre disponible le contenu de la « chronique assassine » parue dans l'hebdomadaire satirique guinéen *Le Lynx* pendant cinq ans, de 1992 jusqu'à son décès³⁸. Après son exil, cette chronique régulière l'a rendu célèbre dans son pays natal, bien davantage que ses romans publiés chez Présence africaine, ignorés par un public local fidélisé. La biographe, éclairant le rapport de Sassine aux médias, plaide donc pour la reconnaître comme une « partie intégrante de son œuvre, de son talent, et un témoignage précieux sur sa vie »³⁹.

La question de l'articulation entre les trajectoires individuelles et les carrières et positionnements plus collectifs propres aux parutions périodiques est abordée dans les contributions d'Aurélié Journo et de Dominique Ranaivoson. Cette dernière revient notamment sur l'usage des pseudonymes, qui rendent leurs utilisateur·rice·s parfois peu aisément identifiables, néanmoins reconnaissables localement, voire de l'anonymat, des choix particulièrement fréquents s'agissant des femmes ou de contextes autoritaires⁴⁰. Comme le montre Aurélié Journo, le recours au journalisme dans *Kwani?* apparaît comme un atout pour se distinguer des générations littéraires antérieures au Kenya, davantage liées à l'université, revendiquer des filiations avec une presse populaire (les magazines *Drum* ou *Joe*),

³⁷ Pour un point de vue plus historien, et plus nuancé sur ce point, voir : LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, *op. cit.*

³⁸ DEGON (E.), *Williams Sassine...*, *op. cit.*, p. 201.

³⁹ DEGON (E.), *Williams Sassine...*, *op. cit.*, p. 134-138.

⁴⁰ TCHEUYAP (A.), *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*, *op. cit.* ; NEWELL (S.), *The Power to Name...*, *op. cit.* ; VEZZADINI (Elena), « Nationalisme, émotions et question féminine dans la presse soudanaise avant l'indépendance (1950-1956) », *Clio*, n°47, 2018, p. 165-82.

perturber les hiérarchies et les échelles de valeur, proposer de nouvelles voix et de nouveaux formats, à l'image du genre de la création non fictionnelle ou *creative non-fiction* défendue et illustrée notamment par Billy Kahora.

Complétant de manière originale les analyses récentes des œuvres de Boubacar Boris Diop et de son engagement en faveur de la littérature en wolof⁴¹, l'article de Serigne Seye éclaire quant à lui l'activité d'écriture en langue française de cet auteur dans une presse sénégalaise et étrangère. Militant pour l'engagement littéraire, l'écrivain-journaliste (qu'il a écouté en entretien) y a connu une socialisation et des apprentissages spécifiques, y a également forgé son positionnement et sa conception de l'écriture au contact des écrivain·e·s qu'il a interviewé·e·s et commenté·e·s.

L'accueil réservé aux textes des écrivain·e·s issu·e·s d'Afrique dans la presse, les représentations que ces derniers ou les journalistes donnent d'eux-mêmes lors de portraits ou interviews sont également abordés par Clara Schumann. Si des travaux ont mis en évidence les mécanismes collectifs de leur réception en France, allant dans le sens d'une normalisation malgré les manifestations symboliques persistantes et plus ou moins subreptices du passé colonial⁴², plus rares sont ceux qui portent sur la représentation des auteur·e·s sédentarisé·e·s en Europe ou en Amérique dans leur pays d'origine. Analysant les articles consacrés aux écrivain·e·s camerounai·e·s expatrié·e·s dans deux journaux quotidiens, *Cameroon Tribune* et *Mutations*, et dans deux magazines culturels, *Patrimoine* et *Mosaïques*, son texte montre la réaffiliation stratégique au territoire camerounais dont ils ou elles font les frais, et la manière dont y est tout à la fois validée et renégociée une consécration acquise dans le champ littéraire français. Malgré leur cosmopolitisme, leur mobilité et leurs multiples appartenances nationales, ils ou elles y sont renvoyé·e·s à l'ordre normatif du genre (au sens de *gender*), à leur responsabilité face au continent africain ainsi qu'à des origines nationales quasi naturalisées.

⁴¹ TCHOKOTHE (Rémi Armand), « Qui a peur de la littérature wolof ? », *Études littéraires africaines*, n°46, déc. 2018, 219 p.

⁴² NAUDILLON (Françoise), *Tristes tropismes*. Ivry-sur-Seine : Nouvelles du Sud ; Dakar : Silex, coll. Nouvelles du Sud, n°27 ; coll. Hors Norme, 1998, 155 p. ; particulièrement la troisième partie sur la « médiatisation des lettres noires » ; DUCOURNAU (C.), *La Fabrique des classiques africains... , op. cit.*, p. 215-254.

Des écrivain·e·s-journalistes aux corpus : questions de méthode

Ces derniers points soulèvent des questions de méthode. Comment, exactement, pouvons-nous étudier ces corpus de presse extrêmement abondants, parfois plurilingues, comportant aussi des publicités et des images, tout en les connectant à leur environnement littéraire et social ? Si ces matériaux ont été négligés, c'est aussi du fait de difficultés d'accès, qui ont conduit à une compréhension partielle et partielle des cultures écrites africaines. Les premiers inventaires ont besoin d'être complétés par des sources oubliées, comme des magazines illustrés qui ciblent un large public (notamment des femmes et des populations en partie analphabètes), à l'instar de *Bingo* ou *Awa* – magazines dirigés par des écrivain·e·s et travaillés par une matrice littéraire⁴³. À rebours d'une quête illusoire d'exhaustivité, l'inaccessibilité même de certains imprimés peut se révéler en soi significative, en particulier lorsque des témoignages écrits ou oraux révèlent qu'ils sont pourtant bien restés, localement, dans les mémoires.

La difficulté à localiser et à consulter les archives des journaux, notable pour la presse française⁴⁴, existe en effet tout particulièrement sur les terrains africains, à moins d'être introduit dans des milieux adéquats et dans des foyers privés⁴⁵ – c'est en se rendant dans les rédactions de certains des périodiques qu'elle étudiait que Clara Schuman a pu reconstituer leurs corpus. L'un des enjeux pour la recherche devient de rassembler et de reconstituer des parutions fragmentaires et/ou dispersées dans des recueils, à l'image de ce qui a pu être presque miraculeusement fait pour Jean-Jacques Rabearivelo (voir le texte de Dominique Ranaivoson)⁴⁶.

⁴³ C'est aussi le cas pour la presse coloniale du XIX^e siècle, loin d'avoir été entièrement numérisée : DEMOUGIN (L.), *Identité et exotisme...*, op. cit., p. 3-6.

⁴⁴ DELPORTE (Christian), *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*. Paris : Seuil, 1999, 449 p. ; p. 12-13.

⁴⁵ TCHEUYAP (A.), *Autoritarisme, presse et violence au Cameroun*, op. cit. ; FIERENS (Marie), avec une préface de Marie-Soleil Frère, *Le Journalisme de presse écrite en République démocratique du Congo et en Côte d'Ivoire : émergence et évolution d'une profession, de la période coloniale à nos jours*. Bayonne : Institut Universitaire Varenne, coll. des thèses, n°138, 2017, XVI-445 p. ; p. 14-15 ; BERNAULT-BOSWELL (F.), « Un journal missionnaire au temps de la décolonisation... », art. cit.

⁴⁶ RABEARIVELLO (Jean-Jacques), *Œuvres complètes. Tome I : Jean-Joseph Rabearivelo par lui-même : le diariste, « Les calepins bleus », l'épistolier, le moraliste*. Paris : CNRS éditions, coll. Planète libre, n°2, 2010, 1273 p. ; p. 1155, et *Tome II : Le poète, le narrateur, le dramaturge, le critique, le passeur de langues, l'historien*. Paris : CNRS éditions, coll. Planète libre, n°3, 2012, 1792 p.

On voit là aussi la complémentarité possible entre les études médiatiques et les approches ethnographiques⁴⁷ : les travaux historiques et sociologiques fondés sur des enquêtes de terrain ont permis de « désexotiser » le journalisme pratiqué en Afrique », en contribuant du même coup à en « désoccidentaliser » l'étude par l'élargissement des terrains⁴⁸. L'article de Fernand Nouwligbèto, confrontant les textes théâtraux à une connaissance empirique de première main sur les relations entre dramaturges et journalistes, illustre dans ce dossier les apports cognitifs d'une telle approche.

Les évaluations quantitatives, à l'instar des comptages réalisés par Hans-Jürgen Lüsebrink sur les contributeurs au *BEAOF*, enrichissent aussi les analyses, et gagnent à être couplées avec des contextualisations historiques et des analyses rhétoriques et stylistiques, à la manière des approches poétiques qui ont permis de montrer comment, dans la France du XIX^e siècle, une « matrice médiatique » travaillait la littérature et, parallèlement, une « matrice littéraire » nourrissait le journal⁴⁹.

Les matériaux étudiés peuvent bien sûr s'étendre aux périodiques qui deviennent accessibles en ligne depuis quelques années. Le cas d'*Awa : la revue de la femme noire*, qui a fait l'objet d'une numérisation à l'IFAN dans le cadre du projet plus général dans lequel s'inscrit ce numéro de revue, permet aussi de poser la question de l'outil numérique, en un moment où s'impose, avec les humanités dites numériques (ou *digital humanities*), un nouvel environnement de recherche, favorisé par l'existence de bibliothèques ou d'archives proposées en ligne par des institutions culturelles ou universitaires. Ces sources qui avaient été négligées permettent de revisiter les résultats de certains travaux, d'autant qu'il devient aussi possible d'appliquer des outils et des traitements informatiques à ces corpus souvent vastes, en comparant l'imprimé original, à une échelle microscopique, et un vaste ensemble textuel numérisé, à une échelle macroscopique. Des techniques comme la fouille de données ou la visualisation permettront ainsi certainement de porter au jour, dans les années à venir, l'existence de types et de modèles de textes, de genres médiatiques ignorés ou sous-étudiés, mais aussi leurs circulations à

⁴⁷ WITTMANN (Frank), *Medienkultur und Ethnographie : ein transdisziplinärer Ansatz, mit einer Fallstudie zu Senegal*. Bielefeld : Transcript Verlag, 2007, 422 p. ; FIERENS (M.), *Le Journalisme de presse écrite en République démocratique du Congo et en Côte d'Ivoire...*, *op. cit.*

⁴⁸ FIERENS (M.), *Le Journalisme de presse écrite en République démocratique du Congo et en Côte d'Ivoire...*, *op. cit.*, p. 369 et p. XVI (préface).

⁴⁹ THÉRENTY (Marie-Ève), *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*. Paris : Seuil, 2007, 408 p.

travers des proximités, lexicales par exemple ⁵⁰. De telles perspectives laissent présager des avancées pour les études littéraires et médiatiques africaines.

Parce que ses articles mobilisent des sources documentaires, des entretiens, de l'observation participante, des analyses de textes littéraires et médiatiques, de la recherche en archives et quelques analyses quantitatives, ce dossier offre un tableau représentatif de la diversité des méthodes d'enquête qu'il est possible de mettre en œuvre pour saisir et éclairer ces relations entre presse et littérature africaines.

■ Claire DUCOURNAU ⁵¹

⁵⁰ Voir par exemple les recherches mises en œuvre dans le programme Numapresse, financé par l'ANR : <http://www.numapresse.org>

⁵¹ Université Paul-Valéry – Montpellier 3, RIRRA21, Institut Universitaire de France.